

Sam Watt

Mort d'une inconnue



Chapitre I

PARIS, HIVER 1930

Un soir d'hiver, vers minuit moins le quart au coin du boulevard Saint Germain et de la rue du Cardinal Lemoine, à l'instant précis où le chauffeur du bus vert qui va à la place Pigalle, allait démarrer, une jeune femme arriva tout essoufflée, elle était convenablement vêtue. Elle venait du côté du Jardin des Plantes, par le quai Saint Bernard, et elle avait dû courir assez longtemps, car elle était hors d'haleine et elle eut quelque peine à articuler en s'adressant au chauffeur. Elle monta dans le bus, qui était complet. Un monsieur qui était assis, se leva pour lui donner un siège.

– Oh ! Monsieur, merci, je ne voudrai pas abuser.
– Pas du tout ! pas du tout ! ne craignez rien, je vous en prie.

Il pouvait avoir quarante ans, même un peu plus. Sa moustache et ses favoris coupés militairement grisonnaient un peu. Il portait un manteau à bon

marché et un chapeau en feutre dur, un chapeau d'un indépendant qui ne se pique pas de suivre les modes.

Il avait des traits assez réguliers, mais durs, des traits taillés à coups de hache.

Plus loin, contre la glace du fond, il y avait une femme assez corpulente, avec un bonnet sur la tête. En face était assis un jeune homme, un garçon mince et brun, l'œil vif et la bouche souriante, il avait une tête d'artiste, d'un artiste qui avait réussi. Les autres voyageurs appartenaient à diverses catégories d'habituees du bus.

Le bus prit le départ... Le grand brun à la tête d'artiste, se mit à examiner ses compagnes de voyage que le hasard avait mis sur sa route. Il ne s'en trouvait là que deux qui valussent la peine qu'il étudiât leurs visages et leurs allures, et ces deux là lui faisaient face.

Il n'avait rien perdu de l'arrivée de la jeune femme essoufflée qui avait précédé le départ du bus, et de l'homme qui lui avait offert sa place. La jeune femme qui avait consenti à s'asseoir à sa place n'était pas du même monde que son chevalier d'occasion, car sa toilette était élégante. Elle avait une jolie taille, et ses yeux brillaient.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'un chercheur s'occupât d'elle, et l'artiste assis en face de cette mystérieuse jeune femme était un chercheur. Il partageait son attention avec une autre jeune femme assise à côté d'elle.

Celle-là avait un menton à fossettes, une bouche

un peu grande, mais d'un dessin très pur, et des joues pâles, d'une pâleur mate. Un teint d'Espagnole, se disait l'artiste. Je suis sûr qu'elle est charmante. En continuant d'observer, l'artiste se dit que la jeune femme ne devait pas être riche. Elle portait, en plein mois d'hiver, un petit manteau court, sans manches, ce qu'on appelle (une visite), en étoffe noire, si mince et usée qu'on avait froid rien qu'en la regardant, une robe d'alpage, couleur raisin de Corinthe, qu'un long usage avait rendu luisante.

– Qui est-elle ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? se demandait le jeune homme. Et pourquoi sa voisine la regarde-t-elle du coin de l'œil ? est-ce qu'elle la connaît ? non, puisqu'elle ne lui parle pas.

Cependant, le bus avait fait du chemin. Il roulait maintenant sur le pont Neuf, et se dirigé vers le quai du Louvre. Le bus tourna brusquement, ce qui eut pour effet de jeter la jeune femme sur sa voisine, la dernière arrivée, et se cramponna à son bras, en jetant un faible cri, qui fut suivi d'un profond soupir.

– Appuyez-vous sur moi Mademoiselle, dit la jeune femme.

L'autre ne répondit pas, mais elle se laissa aller sur l'épaule de la jeune femme compatissante qui lui proposait de la soutenir.

– Cette jeune femme se trouve mal, s'écria le jeune homme. Il faudrait arrêter le bus, et je vais...

– Mais non, Monsieur, elle dort, dit tranquillement l'autre jeune femme.

– Pardon ! j’avais cru...
– Laissons-la se reposer.
– Sur vous Madame ! ne craignez-vous pas...
– Qu’elle me fatigue ? oh ! pas du tout. Et elle ne tombera pas, je vais la soutenir, reprit-elle en passant son bras droit autour de la dormeuse.

Le jeune homme n’insista pas. Il était bien élevé, et il trouvait qu’il en avait déjà trop fait en se mêlant de ce qui ne le regardait pas.

– Ces jeunesses d’à présent, ça fait pitié, dit entre ses dents la femme forte au bonnet rouge. Moi, j’ai travaillé toute la journée et s’il fallait, j’aurais encore des jambes pour monter à pied jusqu’en haut de Montmartre. Ah ! si celle-là s’en allait danser, elle ne serait pas fatiguée.

Elle en fut pour ses réflexions. La jeune fille qu’elle visait par ses propos, ne bougea pas. Sa voisine dont l’épaule servait d’oreiller fit semblant de ne pas avoir entendu, et l’artiste en face d’elles ne dit pas un mot, quoiqu’il eût bien envie de la rabrouer un peu cette commère mal apprise.

Il se remit à observer, et il s’attendrit presque en voyant la jeune femme prendre de soin de la jeune fille. Comme, une mère soignerait son enfant, pensait-il. Et, moi qui prenais cette jeune femme pour une chercheuse d’aventure ! Pourquoi ? Je me le demande. Parce qu’elle a accepté la place d’un monsieur, et parce qu’elle l’a remercié en se laissant serrer le bout des doigts.

C'est égal, pensa-t-il, les traits du visage de la jeune fille qui dort sont vraiment parfaits et fins. Elle ne doit pas rouler sur l'or, cette petite, à en juger par sa toilette.

Si elle s'arrête en chemin, je ne m'amuserai pas à la suivre, mais si elle va jusqu'à la place Pigalle, je lui proposerai en descendant de l'aider. Espérons qu'elle ouvrira les yeux avant la fin du voyage.

Le bus roulait toujours, d'autant qu'aucun voyageur ne sonner pour descendre. Et, le chauffeur, c'était à peine s'il s'arrêtait aux stations réglementaires.

Personne à prendre à l'arrêt de la rue du Louvre, personne non plus à l'arrêt de la Croix des Petits Champs.

Place de la Bourse, il y eut un changement. Trois femmes assises près de l'entrée du bus furent remplacées par une famille bourgeoise, le père, la mère et un petit garçon. Mais les voyageuses du fond ne bougèrent pas.

La jeune fille dormait toujours, appuyée sur sa charitable voisine. La grosse dame avait fini par s'assoupir, d'autres femmes somnolaient aussi, de sorte qu'après la station de la rue de châteaudun, quand le bus se mit à gravir la côte de la rue des Martyrs, l'intérieur du bus ressemblait à un dortoir. Le bus, berçait doucement les passagers.

Au dernier tiers de la montée, la grosse commère se réveilla en sursaut et se mit aussitôt qu'elle voulait descendre. Elle se précipita vers la sortie en écrasant

les orteils de ses voisines, et dès qu'elle eut touché le pavé, elle se mit à crier qu'elle était descendu trop tôt, qu'elle aurait dû attendre l'avenue Trudaine, puisqu'elle demeurait chaussée de Clignancourt, et cent autres récriminations qui n'émurent personne. Elle décida pourtant de marcher.

A ce moment, le jeune homme, qui songeait toujours aux deux femmes assis en face de lui, fut brusquement distrait de sa rêverie par un bruit, le bruit de trois coups successifs, séparés par un intervalle et vigoureusement frappés. Trois coups de talons. C'était l'homme au chapeau qui s'était levé pour descendre du bus, Il sauta sur le pavé. Le jeune artiste, qui observait ses mouvements, le vit s'éloigner à grands pas vers la rue de la Tour d'Auvergne.

Allons pensa-t-il, ce bonhomme n'a pas les intentions que je lui supposais. Je me figurais qu'il attendrait à la sortie la jeune femme qui avait accepté sa place, et qu'il tâcherait de lui faire accepter un verre.

Pas du tout. Il s'en va tranquillement tout seul. Il a raison, car cette personne ne me semble pas d'humeur à se familiariser avec des hommes de son genre.

Pendant qu'il se tenait à lui-même ce judicieux discours, le bus atteignit le point où la rue des Martyrs croise deux autres rues : la rue Laval, à gauche et la rue Condorcet, à droite.

A ce moment, la jeune femme qui soutenait la dormeuse, se préparait à descendre, elle s'adressa au jeune homme.

– Monsieur, dit-elle vivement, cette pauvre enfant qui s'appuie sur moi dort d'un si bon sommeil que je me reprocherais de la réveiller... et cependant, il faut que je descende... je demeure tout près d'ici, et il est tard... Oserai-je vous demander de me remplacer, pour la soutenir ?

– Avec le plus grand plaisir, répondit le jeune homme en s'asseyant à sa place.

Le chauffeur s'arrêta et la jeune femme se leva, en soulevant avec précaution la tête de la jeune fille qui reposait sur son épaule, et elle la plaçait délicatement sur l'épaule du jeune homme.

La dormeuse se laissa faire sans donner signe d'existence, et s'abandonna si complètement que le jeune homme auquel on la confiait crut devoir la soutenir par la taille.

– Je vous remercie, Monsieur, dit la dame, je suis heureuse de ne pas la laisser seule, mais puisque vous allez jusqu'au bout de la ligne, je puis la quitter. Si vous pouviez la reconduire à sa porte, je serai rassurée, car, à l'heure qu'il est, ce quartier n'est pas pour une jeune fille.

Et, sans attendre la réponse du jeune homme, elle sorti rapidement hors du bus qui venait d'entrer dans la rue de Laval.

Le jeune homme restait donc tout à fait en tête-à-tête avec la belle dormeuse. Il la serait discrètement contre sa poitrine, et il espérait qu'en accentuant un peu cette pression décente, il réussirait à la tirer de

son sommeil.

Il se trompait. Il eut beau appuyer un peu plus, sa main ne sentit pas battre le cœur de la jeune femme, qui ne devait cependant pas être accoutumée à se laisser étreindre ainsi. L'idée vint alors à ce malin jeune homme qu'elle n'était pas si endormie qu'elle en voulait avoir l'air, et qu'elle ne demandait pas mieux que d'être contre lui.

Il était parisien, il avait de l'expérience et du flair. Aussi ne croyait-il guère à la vertu des demoiselles qui montent en bus toutes seules, à minuit moins un quart, et qui se dirigent, à cette heure indue, vers les boulevards extérieurs.

Il voulut savoir à quoi sans tenir, et il se pencha un peu, afin de voir de près le visage de cette dormeuse obstinée. Il se pencha jusqu'à toucher la figure de la jeune fille et il s'aperçut qu'elle était pâle comme de l'albâtre, et qu'aucun souffle ne sortait de sa bouche entrouverte.

Il prit une de ses mains qui étaient restées sur ces genoux, et il trouva que cette main était glacée.

– Elle est évanouie, murmura-t-il. Elle a besoin de secours.

Et il appela le conducteur, qui lui répondit, sans s'émouvoir :

– Nous voilà à la station. Ce n'est pas la peine d'arrêter pour si peu.

Le jeune homme effrayé, essaya de relever la malheureuse jeune fille qui s'était affaissée dans ses

bras, mais elle retomba, inerte, et alors seulement il comprit que la vie s'était envolée de ce pauvre corps.

– Nous y sommes, Monsieur, dit le conducteur, qui les prenait pour deux amoureux. Bien fâché de réveiller votre amie. Mais nous n'allons pas plus loin. Il faut descendre... à moins que votre amie veuille coucher dans le bus.

– C'est dans la fosse qu'elle couchera, lui cria le jeune homme. Vous ne voyez donc pas qu'elle est morte ?

– Bon ! vous blaguez, pour vous amuser. Eh bien là, vrai vous savez, ça ne porte pas bonheur, ces plaisanteries-là. Il ne faut jamais rire de la mort !

– Je n'ai pas envie de rire. Je vous dis que cette jeune femme-là à la peau froide comme du marbre, et qu'elle ne respire plus. Venez m'aider à la tirer du bus. Je ne peux pas la porter tout seul.

– Elle ne doit pourtant pas être lourde... enfin, si elle est malade pour tout de bon, je vais vous donner un coup de main, on ne peut pas là laisser là, c'est sûr.

Sur cette conclusion, le conducteur se décida, en rechignant, et alla aider le jeune homme qui faisait de son mieux pour aider la malheureuse. A deux ils n'eurent pas de peine à enlever le corps frêle. La salle d'attente de la station n'était pas encore fermée. Ils l'y portèrent, ils l'y portèrent, ils l'y étendirent sur une banquette, et le jeune homme releva d'une main tremblante les cheveux de la morte.

Elle était merveilleusement belle : une vraie figure

de vierge du peintre Raphaël. Ses grands yeux noirs n'avaient plus de flamme, mais ils étaient restés ouverts, et ses traits contractés exprimaient une douleur indicible. Elle avait dû horriblement souffrir.

– C'est pourtant vrai qu'elle est passé de l'autre côté, murmura le conducteur.

– Pendant le voyage ! vous ne vous êtes pas aperçu ? s'écria l'employé de la station.

– Non, et Monsieur qui était assis à côté d'elle n'y a rien vu non plus. Elle n'est pas tombée... on la tenait... et elle n'a pas seulement soufflé. C'est drôle, mais c'est comme ça.

– Moi, je crois qu'on l'a tuée, dit le jeune homme.

– Tuée ! répéta le conducteur, allons donc ! il n'y a pas une goutte de sang sur elle.

– Et puis, ajouta l'employé, si on lui avait donné un mauvais coup dans le bus, les autres voyageurs l'auraient bien vu.

– Elle a dix-huit ans tout au plus. A cet âge-là, on ne meurt pas subitement, dit le jeune homme.

– Est-ce que vous êtes médecin ?

– Non, mais...

– Eh bien, alors, vous n'en savez pas plus long que nous. De toute façon j'ai appelé la police.

– Les voilà, qui arrivent.

Quand les deux policiers virent de quoi il s'agissait, ils ne s'émurent pas outre mesure. Ils se firent conter l'histoire par le conducteur.

– Voilà, ce Monsieur prétend qu'on l'a assassinée

dans le bus, dit l'employé de la station.

– Je ne prétends rien du tout, répondit le jeune homme. J'affirme seulement que cette mort est étrange. J'étais assis d'abord en face de cette pauvre fille et je...

– Vous vous présenterez demain au commissariat, et vous nous raconterez votre histoire. Donnez-moi votre nom.

– Paul Delcourt. Je suis peintre, et je demeure dans cette grande maison que vous voyez d'ici.

– Celle où il n'y a que des artistes. Bon ! je la connais.

– Tenez, voici ma carte.

– D'accord, Monsieur. Le commissaire vous entendra demain matin, partez maintenant. Nous allons faire enlever le corps. Heureusement, qu'il ne fait pas un temps à s'asseoir aux terrasses des cafés de la place Pigalle. Si nous étions en été, nous aurions déjà un attroupement.

Ce policier parlait avec tant d'assurance, il devait avoir une bonne expérience des événements tragiques, que Paul se prit à douter de la justesse des ses propres appréciations.

L'idée d'un crime lui était venue à l'esprit sans qu'il sût trop pourquoi et il fallait bien reconnaître que les faits la contredisaient absolument.

Le cadavre ne portait aucune blessure apparente, et, pendant le voyage, il ne s'était rien passé qui permit de supposer que la malheureuse jeune fille eût

été frappée.

Décidément, j'ai trop d'imagination, se dit-il en sortant pour obéir à la sage injonction du policier. Je vois du mystère dans cette histoire comme il en arrive tous les jours. La malheureuse avait peut-être une maladie de cœur..., un anévrisme qui s'est rompu, et elle a été foudroyée. C'est dommage, car elle était si belle, mais je n'y puis rien. Je ferais mieux de rentrer, j'ai un tableau à finir pour l'exposition. En plus, je me suis mis dans le cas, d'être interrogé par le commissaire de police auquel je n'aurai rien à dire, et qui très probablement se moquera de moi et si je m'avise de lui parler de la possibilité d'assassinat... Commis par qui, bon Dieu ? Par la jeune femme qui était assise à côté de la malheureuse... et comment?... sans doute en soufflant sur sa jeune voisine... c'est absurde...

L'employé de la station fermait déjà les volets, un des policiers appela le service médical pour enlever le corps de la malheureuse. Un autre s'était posté à la porte de la station pour éloigner les curieux. Le conducteur du bus qui était bavard, expliquait comme quoi il avait remarqué qu'au départ la jeune fille avait l'air malade.

– Vous n'avez plus besoin de moi ? demanda Paul.

Et comme le policier lui fit signe que non, il parti en direction de son domicile, qui n'était pas loin. Mais il n'avait pas fait trois pas qu'il se souvint d'avoir laissé tomber sa canne dans le bus. Cette canne était

un joli rotin, qu'un ami officier de marine lui avait rapporter de Chine, et il y tenait. Le bus était encore là. Il y monta. La canne était roulée sous la banquette, et en se baisant pour la ramasser, il aperçut un papier qui était tombé aussi, et une épingle dorée, de celle qui serve aux femmes pour fixer leur chapeau.

– Tiens ! murmura-t-il, la pauvre fille a perdu cela. Il me restera quelque chose d'elle.

Paul ramassa sa canne, le papier et l'épingle, mit sa canne sous son bras, le papier et l'épingle dans sa poche de manteau, et descendit lestement du bus et s'éloigna sans tourner la tête, de peur que le policier n'eût l'idée de la rappeler.

Maintenant, il ne tenait plus du tout à s'occuper des suites de cette triste aventure, et il se promettait bien de rester tranquille, si le commissaire ne requerrait pas son témoignage.

Paul avait du talent et une foule de qualités, mais il manquait un peu de fixité dans les idées. Il se montait trop facilement trop la tête et se refroidissait encore plus vite. Il se lançait à tout propos dans les conjectures les plus hasardeuses. Il se lassait de poursuivre des chimères et alors il redevenait lui-même, ne songeant plus qu'à son art, à ses travaux et aussi à ses plaisirs, quoiqu'il menât une vie assez régulière.

Ainsi, ce soir-là, il venait de passer par des émotions très vives, et il était déjà beaucoup plus calme. Il avait échafaudé tout un roman sur la mort d'une jeune fille, et ce roman s'effaçait peu à peu de

son esprit.

Il lui tardait de rentrer, de revoir son atelier, et il y allait tout droit, lorsque, dans un café entre la rue Pigalle et la rue Frochot, il aperçut un de ses amis, un artiste comme lui, attablé devant un verre vide et une pile de soucoupes qui marquaient le nombre des chopes absorbées parce peintre altéré.

Cet ami était seul dans le premier compartiment du café, une sorte d'endroit vitré où l'on est aussi en vue que l'on buvait dehors, et d'où l'on voit parfaitement les gens qui passent. Il reconnut Paul, il se mit à lui faire signe, et Paul se décida à entrer, sachant bien que s'il s'avisait de passer son chemin, son camarade allait courir après lui. Il se prénommait Simon, cet amateur de bière, artiste médiocre, mais discoureur incomparable, philosophe pratique et paresseux, s'occupait de tout, excepté de peindre, quoiqu'il eût toujours trois ou quatre tableaux en préparation, au demeurant le meilleur garçon du monde, le plus serviable, le plus désintéressé et par-dessus le marché amusant.

Paul, qui n'était jamais de son avis sur aucun point, ne pouvait se passer de lui, et le consultait volontiers pour le plaisir de l'entendre contredire à tout et s'embarquer dans des paradoxes bizarres.

– Te voilà ! lui cria Simon. J'ai couru après toi toute la soirée : d'où viens-tu ?

– D'un quartier extravagant. J'ai dîné chez un de mes cousins qui est interne à l'hôpital et qui demeure

rue Lacépède, répondit Paul.

– Et tu descends du bus, quand tu aurais dû revenir à pied par une gelée magnifique. Tu ne seras jamais qu'un bourgeois.

– Bourgeois tant que tu voudras, mais il vient de m'arriver une histoire étrange.

– En bus ? Je vois ce que c'est. Tu as perdu ta correspondance.

– Ne blague pas. C'est très sérieux. Regarde ce qui se passe là-bas.

– Eh bien, quoi ? Le conducteur qui parle au milieu de cinq ou six badauds rassemblés devant la porte de la station.

– Il y a une jeune fille morte dans la station... Une jeune fille ravissante qui a voyagé avec moi.

– Aurait-elle rendu l'âme dans tes bras ? demanda Simon, toujours l'esprit gouailleur.

– A peu près. Et personne ne s'est aperçu qu'elle expirait.

– Qu'es-ce que tu me racontes là ?

– Je te dis la vérité. C'est tout ce qu'il y a de plus incroyable... tellement incroyable que tout à l'heure j'en étais presque venu à croire que sa mort n'était pas naturelle.

– Un mystère à débrouiller. C'est mon affaire. J'étais né pour être policier, et j'en remontrerais aux plus malins des agents de la Sûreté. Raconte-moi l'histoire, et je te donnerai mes conclusions, dès que je connaîtrai les faits.

– Les faits ! mais il n’y en a pas. Tout s’est passé le plus simplement du monde. Quand je suis arrivé à la station du boulevard Saint Germain, la jeune fille était déjà dans le bus. J’entrevois qu’elle était jolie, et je me suis placé en face d’elle. Une grosse femme était assise à sa droite, un monsieur à sa gauche... un monsieur, si l’on veut... il avait l’air d’un ancien militaire.

– Bon ! voilà déjà un homme suspect.

– Suspect ou non, avant le départ du bus, il a cédé sa place à une jeune femme qui était arrivée en retard... une vraie dame... élégamment habillée et pas laide du tout, autant que j’ai pu en juger, car elle portait une voilette.

– Si elle ne l’a pas relevée, c’est qu’elle avait un motif pour se cacher. Et elle a accepté, sans hésiter, la politesse de l’individu que tu viens de me décrire ? Sais-tu ce que ça prouve ? Qu’ils se connaissaient, et que la chose était convenue d’avance entre eux. L’homme gardait la place. La femme l’a prise, et c’est elle qui a fait le coup.

– Mais il n’y a pas eu de coup, s’écria Paul.

– Tu crois ça, parce que tu n’as rien vu, dit Simon qui suivait son idée avec une persistance imperturbable. Je le déclare encore une fois que cet échange de place n’est pas naturel. Maintenant, j’ai une base, ça me suffit. Continue. C’était le dernier bus, n’est-ce pas ?

– Oui. J’ai couru depuis la rue Lacépède pour ne pas le manquer.

– Raison de plus pour que l'homme ne descendit pas. S'il est resté, c'est qu'il n'avait pas envie de partir.

– Il n'est pas resté. Il est parti au fond du bus.

– Comme cela, il pouvait observer que sa complice et s'assurer qu'elle exécuterait l'opération.

– Pas du tout. L'homme est descendu à l'entrée de la Tour d'Auvergne, et la femme un peu plus loin... au coin de la rue Laval.

– C'est-à-dire trois minutes après. Ils n'auront pas eu de peine à se rejoindre. Je suis sûr qu'en descendant l'homme s'est arrêté un instant pour que la femme voit qu'il partait.

– Non, mais j'ai remarqué...

– Quoi ?

– Qu'avant de quitter le bus, l'homme a frappé trois ou quatre coups de talon si fort que, dans le bus, tout le monde les a entendus.

– Parbleu ! C'était le signal.

– J'avoue que cette pensée-là m'a traversé l'esprit.

– Ah ! tu vois bien que tu les soupçonnes ! Seulement tu n'as pas le courage de tes opinions.

– Et toi, quand tu enfourches une idée, tu vas beaucoup trop loin. J'admets, si tu veux, que ces gens-là étaient d'accord, mais pas pour tuer cette malheureuse jeune fille, qu'ils ne connaissaient pas.

– Qu'en sais-tu ?

– Je suis certain du moins qu'elle ne les connaissait pas, car elle ne leur a pas fait l'honneur de les regarder. Et, je serais assez disposé à croire que l'homme espérait

qu'à l'arrivée la dame le récompenserait de son obligeance en lui permettant de l'accompagner. En montant, elle s'était laissé serrer la main.

– De mieux en mieux. Je n'ai plus l'ombre d'un doute. Cette poignée de main signifiait : (Tue-là).

– Mais tu es fou ! Puisque je te dis qu'il n'y a pas eu le moindre incident pendant le trajet.

– Enfin la fille qui est morte était bien vivante quand elle est entrée dans le bus, n'est-ce pas ?

– Oh ! très vivante.

– Bon ! et en arrivant. Quand s'est-on aperçu qu'elle avait passé de vie à trépas ?

– C'est moi qui me suis aperçu, au moment où nous arrivions à la station de la place Pigalle. Elle appuyait depuis un instant sa tête sur mon épaule, et je pensais qu'elle dormait. J'ai voulu la réveiller, et...

– Comment sur ton épaule ! Tu étais donc assis à côté d'elle ? Je croyais que tu étais vis-à-vis.

– La jeune femme voilée qui était sa voisine la soutenait depuis le pont neuf, s'imaginant comme moi qu'elle dormait. Quand cette jeune femme est descendue rue Laval, elle m'a prié de la remplacer ? Je n'étais pas fâché du tout de servir d'oreiller à une jeune et jolie fille. A sa droite, le siège était libre. Je m'y suis installé, et la jeune femme m'a repassé un fardeau qui me semblait doux.

– Et tu n'as pas trouvé prodigieux ce sommeil que rien n'interrompait ? Paul, mon ami, tu torches proprement un tableau de genre, mais ta naïveté passe